

Joseph Seydoux

Notes d'histoire de la famille.

bon grand-papa maternel: Cyprien Ruffieux  
(Chupi, plus tard Coli-di-j-élyudzo)



C'est à Crisuz, modeste et tout petit village de la Guycie, au hameau des Planches (le Slyantzé), dans la maison à droite du chemin qui conduit à Berniat, que Nicolas Ruffieux (Colin) et Marie Pacherel (Bayetta) fondèrent leur foyer, en 1846. Dieu leur donna quatre garçons et deux filles.

Cyprien, l'avant-dernier, est né la nuit de Noël 1859 (le ni



Nicolas Ruffieux  
de Grésuz  
Colin di Plyantzé,  
et  
Marianne née Maeheral

Le Plyantzé



de pateni). Il aimait à raconter que le lendemain matin (Esa-  
landè), son père Nicolas, maître-chante à l'église de Crisuz,  
entonnait, avec une joie <sup>triste</sup> particulière, l'Introït de la messe du jour  
" Invenatus est nobis. " (Un enfant nous est né) et que le bœuf sou-  
rait.

À l'école primaire jusqu'en 1873, il a pour maîtres, d'abord  
son grand-oncle Jean Jacques Ruffieux, puis le jeune "rigent",  
Pierre Bovet, qui devint plus tard le père du chanoine Joseph  
Bovet, chanteur tant aimé de la Gruyère.

Durant quatre étés, Cyrilien va "poyi" (alper) chez les  
Merly de Breyvaux, au Petit pont, au dessus de Crisuz;  
deux ans comme "bouébo" (garçon) et deux ans comme  
armailli.

En automne 1873, sur le conseil de son instituteur, Pierre  
Bovet, il entre à l'École normale de Hauteville (Posieux). Il  
a la chance de bénéficier de l'enseignement d'excellents pro-  
fesseurs, entre autres le chanoine Raphaël Hornu, pédagogue  
remarquable, qui deviendra recteur du collège St Michel,  
Alexandre Levet, plus tard son collègue et grand ami et,  
pour le chant et la musique, le Schriber. C'était toujours  
un plaisir pour nous d'entendre grand-papa contre laire  
ce dernier à l'accent suisse-allemand prononcé, aux phrases  
aux tournures plus que bizarres.

En 1878, il est instituteur à La Cour de Crème. Il occupe,  
en célibataire, l'appartement réservé au "rigent", dans l'an-  
cienne école située à l'angle de la Rue de l'Ancien banté et  
de la Rue des Ecoles, actuellement l'immeuble de la Papeterie  
Leydoux.

L'église, toute récente (1876) ne possède pas d'orgues. Avec

les chœurs, il appuie vigoureusement le curé Joseph Feroud et prend une part très active à la souscription lancée pour l'achat de cet instrument. Ils réussissent pleinement dans leur action, récoltent 8.000 francs et bientôt de belles orgues de la maison Spaich de St Gall retentissent sous les voûtes de la grande église.

Il a vingt ans. C'est l'école de recrue à Lucerne, occasion pour lui de glaner quelques bonnes farces militaires qu'il racontera plus tard, en patois.

Bien vite, ses aptitudes pédagogiques sont remarquées et, en 1884 déjà, il est appelé comme professeur à l'école secondaire de Belle. Afin de parfaire ses connaissances de l'allemand et pour être mieux à même de l'enseigner, il suit deux cours de vacances à l'Université de Heidelberg, en Allemagne (étés 1885 et 1886).

Le chant, la musique le passionnent. A Belle, il a la chance de pratiquer ces arts avec deux talentueux musiciens: Seeborg et Herberhold. Avec la chorale de Belle (Chœur d'hommes) il participe au concours fédéral de chant de St Gall, en 1886.

La même année, il épouse Lydie Babely, institutrice à Bruny, fille de Louis, ancien instituteur, lui aussi, et syndic de la Cour de Crème. Ils auront quinze enfants.

Son séjour dans le chef-lieu grévien ne sera pas long. Le conseiller d'état Georges Puythou, Directeur de l'instruction publique, qui apprécie le travail de Cyprien Ruffieux, le nomme professeur à l'école normale de Hauteville, en automne 1888. Durant vingt ans, avec succès, il enseignera à des vœlés d'instituteurs la musique, le chant, l'allemand et, pendant

quelques années, la gymnastique. Il seure sous la houlette de trois directeurs : Jb. Pichaud, Canner et Dessibourg.

Les enfants sont de plus en plus nombreux. Le modeste traitement de professeur ne suffit plus à équilibrer les charges de leur entretien et de nouvelles ressources s'imposent. Aussi, à fin 1904, la famille quitte Hauteville et vient à La Cour de Bième exploiter le baté des Ormeaux (1<sup>er</sup> février 1903), sous la responsabilité de grand-maman. Mais, grand-papa continue son enseignement à Hauteville.

En 1908, il a trente ans d'enseignement. Sa présence constante parmi les siens s'avère nécessaire. Il démissionne et devient rédacteur du courrier de La Guyère. En 1910, il acquiert "Le Grosse Paison", à La Cour et y crée un pensionnat de jeunes gens de langue allemande et une pension de vacances. L'établissement est prospère. Les étudiants et les pensionnaires affluent, surtout des étrangers. Malheureusement, la guerre de 1914-1918 compromet sérieusement l'entreprise. Les soldats français internés en Suisse remplaceront les étudiants et les pensionnaires. En 1919, la paix revenue, grand-papa vend "Le Grosse Paison", et s'installe dans sa nouvelle propriété, en bordure de la Place du baré (actuellement maison Durand).

Depuis 1904, l'ancien Recteur est Officier de l'Etat civil de La Cour. Il a succédé à son beau-père, Louis Borlog. Cette fonction, il la conservera jusqu'en 1937, pour la remettre alors à son petit-fils, Jean Baille.

Peu après son départ de "Le Grosse Paison", il est aide-secrétaire auprès de la Préfecture de la Guyère, à Bulle, pendant plusieurs années et, parallèlement, durant douze ans, greffier de la Justice de paix de Bulle.

Depuis 1939, grand-papa n'est plus guère sorti de sa maison. Il regretta beaucoup de ne pas pouvoir prendre part aux fêtes du cinquantième de la chorale de la Bour, en avril-mai de cette année-là. Mais, à cette occasion, la société, reconnaissante de son inlassable activité, est venue chanter sous sa fenêtre, en particulier "le choup-aye", une de ses compositions.

L'âge et la maladie l'obligent à garder le lit et ont finalement raison de cette nature restée longtemps alerte et robuste. C'est très chrétiennement qu'il décide le 17 juillet 1940.

Les funérailles, le dimanche 20 juillet, furent émouvantes. De toute la Guyère, du canton et même de plus loin, nombre de ses amis étaient accourus.

À l'église, qui ne pouvait contenir tout ce monde, Basimie Borand, magnifique ténor, chanta un "Dieu Jeus" que grand-papa avait composé spécialement pour son enterrement et destiné à ce chanteur.

Au cimetière, le député-capitaine Joseph Feily, de Creyvaux, président de la Fédération cantonale du costume et des coutumes, prononça l'éloge funèbre en un patois chaud et pur. Pendant que Basimie Borand entourait le Rang des vaches, un vieil armailli barbu (Justin Feinoz) inclina, par trois fois, la vénérable bannière du bonnet de Guyères sur le cercueil où reposait Bobi-di-j'élyudzo vêtu, selon sa volonté, du costume d'armailli, un chapelet et une touffe de "bal éthêls" (edelweiss) à la main. C'était le dernier adieu de la terre pastorale de Guyère à son fils qui l'avait si bien servi et dit d'elle:

"O bala Greive, rintyè d'oeur ton non, mon kâ  
chè betè a gurlâ."

(O belle Gruyère, rien que d'entendre ton nom, mon cœur  
se met à vibrer (trembler).

Faible, retracés à grands traits, les faits et gestes de  
grand-papa. Essayons, maintenant, de ceurer de plus  
près certains détails de son activité.

Le cadre où il naquit et passa sa jeunesse, véritable  
balcon sur la vallée du Jaroq et la vallée de la Joque, d'où  
l'on admire le Val sainte, le pays de Chormey, les Gastlosen,  
la Hochmatt, la Dent de Broc, Gruyères, le début de l'Inty-  
mon et le bolison est bien propre à le rendre amoureux de  
ce coin de terre, du petit pays de Gruyère. Le patois qui l'en-  
toure depuis le berceau, bien plus musical, mieux rythmé et,  
dans bien des cas, plus précis que le français, facilite  
l'ouverture vers le chant, la musique.

L'enseignement, dans lequel hyprien choisit de faire  
carrière, est une voie toute tracée au garçon - qui ne dispose  
que de faibles moyens financiers - pour réaliser ses idéals.

Adivé à Hauterive, il reçoit cette formation tant désirée.  
A La Cour déjà, jeune instituteur, et plus encore à Belle, il perfec-  
tionne ses connaissances par contact de musiciens chevronnés  
et de talent.

Revenu à Hauterive, comme professeur cette fois, il va  
souvent se donner entièrement à la formation de chefs de choeurs,  
d'organistes. Usant de toute son influence, il collabore  
étroitement avec le doyen Brix, d'Autigny et le professeur Paul  
Havas, de Triboung, pour la constitution des lycéens (groupes-  
ments d'écanaux de choeurs d'église). Il assiste aux fêtes régionales

et cantonales. Parfois, il y prend une part active. Il y intéresse surtout ses élèves, les futurs directeurs, et les encourage à adhérer, plus tard, avec leur cœur, à ce groupement en pleine expansion.

Suivant régulièrement ses anciens élèves dans leur activité professionnelle, il se rend bien vite compte que, pour pallier à leurs difficultés, une méthode de chant s'impose impérativement dans notre canton.

Nanti de l'accord du Directeur de l'instruction publique, il rassemble méthodes en usage dans nos cantons, en France, en Allemagne, documents et publications sur la didactique en cette matière. À l'aide de cette moisson, il travaille durant plus de trois ans et présente une méthode frivole de chant pour les trois cours des classes primaires. Chaque série d'exercices est suivie de petits chants d'application. La plupart des poésies des manuels scolaires de lecture alors utilisés reçoivent une mélodie appropriée.

La méthode est approuvée par les autorités, mais elle doit encore passer l'examen détaillé d'une commission. À ce stade-là, elle est égarée et jamais retrouvée. Presque inconcevable et pourtant vrai!

Quelle déception pour grand-papa! Quel chagrin! Il en parlait encore à Noël 1939, avec des larmes dans les yeux. Il faudra attendre 1933 et l'abbé Boret, pour qu'une telle méthode voit le jour (l'écolier chanteur).

Grand-papa a aussi composé plusieurs mélodies populaires de très bonne venue. Certaines ont été harmonisées par lui, d'autres par l'abbé Boret qui en a introduites dans son livre "Nos chansons" pour chœur d'hommes. Citons entre autres: "Le



Déserteur guérien, sur un texte de Charles Pagne, "La chou-paye", exécutée par lui-même aux représentations de "l'Idylle Guérienne", à Broc en 1906 et "La Vierge filye", pleine de grâce et d'humour.

Joseph Reichler, le peintre renommé de La Cour, crée "La Gruyère Illustrée". Exprien Ruffieux y collabore avec enthousiasme. Parcourant hameaux et villoges, il recueille et note nombre de vieilles chansons qui sont publiées dans cet ouvrage.

De retour à La Cour, il s'engage à fond dans les deux chœurs d'hommes: "l'Avenir", appelée plus tard "Le Chorale", profane et la "Société de chant religieux", nommée par la suite "La bétilienne", chœur paroissial, remplaçant directeurs et organistes. Son récompense de ce labeur incessant - plus de soixante-cinq ans au service du chant d'église -, le Pape Pie XI le digne de la médaille "Bene merenti", rarement octroyée à cette époque.

L'idée d'écrire en patois lui vint alors qu'il était encore à Hauteville. Elle est due à une circonstance fortuite, de nature politique. Une scission s'était produite dans le parti conservateur, provoquée par les "Tri bourgeoisistes", groupés autour du journal Le Tri bourgeois de Belle et de son rédacteur, K. Progin. Grand-papa engagea une violente polémique avec ce dernier, qui était son ancien inspecteur scolaire. Mais, les conservateurs restés fidèles au parti n'avaient plus de journal en Gruyère. Il écrit alors dans l'Ami du Peuple, en français d'abord; puis, pour mieux pénétrer le cœur des guériens, il utilise le patois, signant ses articles du pseudonyme désormais célèbre: "Cobi-di-j-élyudzo", (Cobi

des éclairs). Il avait eu juste. Un peu de temps, le tirage de l'Ami du Peuple doubla ! C'était en 1893.

La collaboration patoise de Cobi s'étendit au Messager de la Gruyère, à la Feuille d'avis de Bulle qu'il fonda et dont il fut le rédacteur, au Fri bourgeois redevenu conservateur, à l'Almanach catholique, aux Étrennes Fri-bourgeoises et à d'autres publications encore.

Innombrables sont les écrits patois de Cobi: contes, farces, historiottes, bons mots, poésies, compliments, discours, pièces de théâtre. Il a groupé les plus intéressants dans deux livres: Ouna foudrèrà dè-j-é'lyudzo (Un tablier plein d'éclairs) édité en 1906, à Bulle, par l'Imprimerie commerciale Ernest Kuller-Brieffelle et Bèhlyon-mèhlyéta (Béli-méto) édité en 1930, à Bulle, par l'Imprimerie Peroud.

Son patois est simple et rustique. L'un de ses émules, l'abbé François-Xavier Brodard, de La Roche, dit de lui: "Conteur-né, il incarne le Gruérien dans ce qu'il a de typique et sa langue est aussi riche que pure." Son esprit pétillant, malicieux fait penser aux éclairs et le pseudonyme qu'il a choisi, Cobi di-j-é'lyudzo, reflète bien le personnage. Il lui est arrivé parfois de signer aussi: Fetje-nâ ou Fetje-lu.

On lui doit enfin, et c'est son mérite inappréciable, d'avoir fait adopter, pour l'écriture du patois gruérien, une orthographe phonétique remarquable par sa simplicité, mettant de côté toute règle orthographique du français. Il supprime ainsi la plupart des obstacles dressés sur le chemin des écrivains.

Il fut, dès les premières enquêtes, et demeura le principal et précieux collaborateur du Dictionnaire Gauchat au glossaire des patois

de la Suisse romande. Une tâche de longue haleine - des milliers de fiches remplies, des milliers contrôlés - poursuivie jusqu'aux tout derniers mois de sa vie.

Promoteur du renouveau du patois, ardent défenseur des us et coutumes, il est appelé à la présidence de l'Association québécoise pour le costume et les coutumes, lors de sa fondation. Plus tard, il en deviendra le président d'honneur.

Quand les années passés à la Préfecture et à la Justice de paix, l'occasion lui est maintes fois donnée d'adoucir la misère des gens. Par sa persuasion, grâce à son entêtement, nombre d'arrangements éviteront des procès coûteux et souvent sources de haines durables et néfastes.

Soixante-cinq ans, c'est le long bail avec l'Office de l'état civil. Que de naissances, de mariages, de décès à enregistrer avec toute la paperasse que cela entraîne. Dans un bourg de l'importance de La Cour, ce ne fut pas une sinécure. D'autant plus, qu'à l'âge de 75 ans, Bobi dut établir le nouveau "Registre des bourgeois", véritable monument où figurent toutes les familles originaires de La Cour. Hélène Baillet, sa petite-fille, - elle peut parler en connaissance de cause - me disait, à ce sujet, son admiration devant la puissance de travail de grand-papa.

L'âge avançant, il restait néanmoins jeune de caractère et, chez lui, l'optimisme prédominait toujours. Ne s'est-il pas mis à la machine à écrire à passé soixante ans? C'est-là, certainement, une raison de sa longévité.

Le sport ne lui est pas indifférent. À Hauteville, il enseigne la gymnastique, joue au ballon, aux quilles avec les étudiants.

Il a un vif plaisir à assister aux fêtes régionales de lutte, partie intégrante de nos coutumes, fêtes qui sont fréquentes à son époque. Un ancien de Le Bour m'a dit que Bobi, jeune instituteur, a été le premier au village à posséder un vélo. D'ailleurs, plus tard, pendant la bonne saison, il utilise ce moyen pour se rendre au travail à Belle.

La famille: quinze enfants, onze garçons, quatre filles! Deux garçons décèdent, l'un peu après la naissance, le second, Léon, à l'âge de sept ans, en 1898 à Hauteville. Quatre garçons seront instituteurs, les cinq autres accompliront un apprentissage. Les filles feront des stages divers dans des écoles et familles.

Les soucis n'épargnent pas hyprien. Mais ce vaillant optimiste leur fait front sans relâche. Pour augmenter les ressources de la maisonnie, avec l'aide de ses fils, il bûcheronne à Hauteville sur les rochers qui bordent la Larine dans des conditions difficiles, dans les forêts voisines de Le Bour et celles de la Ghia. A la Grosse saison, il élève du bétail, avec les nombreux travaux que cela suppose. Le jardinage - les filles y auront leur part - sera également un apport bienvenu.

Les épreuves le frappent à leur tour. En 1918, c'est le décès de l'oncle bolinet, victime d'un accident aux CFF où il est employé; en 1931, il perd son épouse, grand-maman Lydie, sa compagne des bons comme des mauvais moments, celle qui le soutint constamment et fut l'âme de la grande famille.

Une grande joie lui est pourtant encore réservée. Le 14 août 1937, il réunit autour de lui soixante-quatre de ses enfants et petits-enfants. Un chœur-mixte de la famille dirigé par l'oncle

Louis Ruffieux, chante une messe polyphonique et agrémenté le repas au bafé de la Cour. Une photo générale immortalise ces retrouvailles chaleureuses.

Après la famille, citons quelques-uns des pensionnaires de marque qui viennent en séjour à la Grosse Paison, avant la guerre de 1914-1918. Le général Henri Eugène Gouraud, (1867-1946) qui combattit pour la France au Loudan (1898), fut adjoint de Lyauté au Maroc (1912), commandant des forces françaises d'Orient (1915), puis de la IV<sup>e</sup> armée en Champagne, Haut-commissaire en Syrie (1919-1923) et gouverneur de Paris (1923-1937). Il perdit un bras au cours de l'une de ces campagnes. Avec lui, ses frères, l'abbé Gouraud et le capitaine de cavalerie Gouraud tué la première année de la grande guerre. En 1917, c'est le général Pau qui vient rendre visite aux soldats français internés en Suisse. Cette visite donne lieu à plusieurs manifestations en Gruyère.

Que de souvenirs n'y aurait-il pas à raconter encore ! Mais, cela dépasserait notre propos. Peut-être que plus tard ..., nous reviens !

Jon. Sydoux

4 mai 1990



*Lien hypertexte vers la page mère :*

**Généalogie de la famille Ruffieux de Crésuz (FR)**

<http://www.deleze.name/antoinette/Genealogie/Ruffieux/index.html>